

MANIFESTE POUR UN TEMPS NU

NUS AVEC TEXTES

Depuis que je fais du théâtre, depuis avant, la nudité possible des corps des acteurs, m'a toujours paru une évidence. A mes dépens, et à ma surprise, je me suis très vite aperçu que ce n'était pas du tout la pensée de beaucoup de ceux qui exerçaient, ou commentaient, ou produisaient, cet art auquel je voulais me livrer. Bon, comme dans la vie, après tout, on est obligé au vêtement, sans plus de question. Mais au théâtre... Quelle chose étrange qu'elle fasse problème, me disais-je pendant que je montais Iphigénie de Racine. Comment jouer Racine autrement que nu, me disais-je avec la certitude de mon inexpérience. J'ai vite compris que malheureusement non, pas du tout, on ne peut pas du tout le faire, et j'ai rhabillé tout le monde vite fait, sous peine de ne plus jamais refaire un spectacle.

Je crois que j'ai eu tort, parce que je crois que j'avais raison. Par instinct j'avais raison. Contre l'ordre plutôt politique qui régnait à l'époque sur les scènes publiques françaises. Mais il y a toujours un ordre qui règne sur les scènes de théâtre, et, étrangement, toujours, il veut dissimuler les corps.

J'avais raison parce que je voulais un théâtre qui dise autre chose que la condition sociale de l'homme, qui veuille plutôt en dire l'irréductible folie existentielle. « L'homme est un ensemble de rapport sociaux », nous dit Marx. Oui, mais pas seulement. Il est aussi une aspiration à en sortir, de gré ou de force, par le rêve ou par la mort. La mort n'est pas un rapport social.

Je voulais (je veux) un théâtre qui prenne en compte ça, la mort et ses prémices en chacun de nous depuis l'enfance, ça, les rêves qui nous fondent, et pour ce théâtre là, il n'y a souvent pas de vêtements possibles.

Quel vêtement habille l'âme ?

Si je me laissais aller, tous les corps de tous les protagonistes de tous mes spectacles seraient NUS. (Presque, presque.)

Il y a tant de façon de l'être, NU, sur un plateau, tant de raisons. Je suis obligé de m'ignorer moi même, de m'exiler de moi-même, pour en éviter la quasi permanence. Depuis quarante ans je passe mon temps à rhabiller ce qui devrait être NU.

Comme, au désert, le soleil est sans ombre, au théâtre le corps ne peut être que sans vêtement. Je le ressens si souvent en regardant un spectacle. Il n'y a si souvent aucune

autre raison de l'habiller que l'usage général du vêtement, mais le théâtre n'est pas un usage général. Il a le droit (le devoir ?) de les questionner sérieusement, les usages généraux

Pourquoi vêtir un corps tragique, puisqu'il est en train de mourir ? Pourquoi vêtir le corps de Phèdre ? Avec quel costume ? Tout est réducteur, on le voit bien. Parce que seule l'âme de Phèdre nous intéresse. Et ce qui montre l'âme, au théâtre, c'est le corps. L'âme offerte du comédien c'est son corps à NU. Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé ? Phèdre n'est pas un ensemble de rapports sociaux, c'est un corps écartelé par deux mâchoires de fer, celles d'Eros et de Thanatos. Comment vêtir une torturée ? Même le Christ est NU sur sa croix, et son pagne n'y change rien. Le NU dont je parle, ce n'est pas le pubis dévoilé, on s'en fout du pubis, c'est la mort approchée. Ou la naissance, c'est pareil. Le NU dont je parle cherche à dévoiler le cœur de la vie, le corps de la mort.

L'âme n'existe pas sans corps. C'est Sade qui le dit. Au théâtre c'est sûr et certain. L'âme à nu n'existe pas sans le corps à nu. C'est vrai en tragédie, mais la tragédie est partout, même quand on rit. Pourquoi vêtir le corps de Michel Serreau dans la Cage aux folles ? La même folie nue, et le cliché aurait explosé en vol. Il ne nous serait resté que la folie profonde, désespérée, tordante, de la folle tordue. Un abîme, j'en suis sûr, cette nudité aurait été un abîme philosophique et humain, moins rigolo, tout aussi drôle, inoubliable à tous les coups.

Depuis quarante ans, je ressens cet appel impérieux et tranquille de la nudité, et ce qu'à l'évidence elle impose sur le plateau : un soleil noir. Et je sais que ce besoin ne se réduit ni à une douce ébriété inoffensive, ni à une violence provocatrice, ni à toute autre bonne raison qu'on m'a tant de fois donnée pour que j'exclue la nudité de mes plateaux. Ne pas en user est pour moi aussi improbable que de ne pas y proférer une parole.

Quand je dis NU, je ne dis pas : tout nu, non, non, je dis : NU. Je ne dis pas : A poil, à oilpe, naturiste, comme un vers, déshabillé, sexy, ollé, ollé, grivois, pornographique, libidineux, scabreux, sulfureux, licencieux, non, non, je dis :

NU
LE CORPS
A
NU

En fait il s'agit d'une question philosophique. Désolé, c'est mes études. Matérialisme contre métaphysique. Le NU, en art, confirme que nous sommes matière. Il affirme une pensée qui tienne compte de la chair, c'est à dire de ce qui commence et de ce qui finit, il va contre la pensée d'une éternité désincarnée. Il affirme que même nos âmes sont matières, nos âmes n'existent pas sans nos corps. Nous sommes machines, chimies, mammifères, périssables. Nous sommes mortels. Je crois que c'est cela que des gens ne supportent pas dans le NU : considérer leur mort, ou leur naissance, en face. Ne pas les dénier, les rayer de la carte en inventant l'éternité.

Pour le religieux la mort est belle, elle est désirable, parce qu'elle n'existe pas : vivement mon sale corps mort pour que mon âme vive auprès de Dieu. Pour le matérialiste, la

mort est grande parce qu'elle ramène l'homme à sa mesure de petitesse, à la modestie de sa condition. L'homme est grand de n'être rien.

C'est un très ancien débat et il continue de faire rage, comme vous l'avez sans doute remarqué.

Je crois que c'est le grand voyageur de la Grèce antique, Pytheas, qui écrit : « Ces peuples du nord sont tellement sauvages qu'ils ne vont jamais nus. » Je crois qu'il parle des Saxons. Génial, non ? L'inverse de ce que le religieux nous serine sur les parties basses du corps qui ne peuvent donner lieu qu'à de la basse sauvagerie à tendance licencieuse. Pour les Grecs, la nudité est une culture. Aux cours de sciences naturelles de ma jeunesse les deux figures nues, la féminine et la masculine, que la prof utilisait, n'avaient pas de sexe, mais le même petit trait arrondi au périnée déterminait l'entre jambe. Eh oui ! Ça énerve. Ça m'a énervé définitivement.

J'ai été interne d'un collège mariste, ça énerve aussi, où tout se rapportait à la mise sous cadenas de nos corps. Moi, aucun prêtre n'est venu m'éveiller, même scandaleusement, à une quelconque sexualité. Ça ne risquait pas. Le corps était l'ennemi, implacable, il fallait le réduire implacablement à rien, moins que rien. La burqua la plus opaque n'est qu'une plaisanterie à côté des linceuls qui recouvraient nos imaginations et nos chairs.

Les ennemis de vos ennemis sont vos amis. Les corps, en secret de l'enfant que j'étais, sont devenus mes amis, les gages de ma liberté. Depuis cet intégrisme dans lequel j'ai été élevé, et contre lui, j'ai crédité les corps de la liberté. Un corps libre c'est une âme libre. Un corps libre c'est un corps nu. Une âme libre c'est forcément dans un corps nu.

Ma haine du religieux, en tout cas des monothéismes, ne vient pas du tout de l'aspiration au métaphysique, du désir de sacré, ou de la croyance en un dieu, en une éternité, elle vient de ce que cette croyance entraîne un mépris féroce du corps, particulièrement de celui de la femme, puisque c'est lui qui fabrique la chair haïssable. « Cachez ce sein que je ne saurais... » Pour le religieux, le corps précieux, le seul qui vaille, c'est le corps disparu, celui qui a rejoint Dieu. Il me paraît que pour certaines sortes de théâtre aussi, où aucun corps n'est présent pour de bon, qu'il soit nu ou vêtu.

Dans ses mémoires, Alexandre Dumas raconte que Talma, le grand tragédien de son époque, lui explique qu'il essaie d'imposer les costumes antiques à la Comédie Française, sous prétexte d'une justesse historique. En fait, lui dit-il, cette demande n'a qu'un but : permettre de la nudité sur le plateau.

Déjà l'aspiration de la nudité pouvait tenailler un artiste, et déjà le théâtre tombait en pamoison de scandale pour une épaule d'homme dénudée, ou une cheville féminine révélée, ou un mollet, la naissance d'une cuisse, que permettaient la jupette masculine du héros grec ou la toge féminine. A présent on ne tombe plus dans les pommes de scandale, (quoique) mais c'est d'ennui. La nudité ? Quelle convention ! Quel cliché ! Quelle facilité ! C'est bien simple, il y en a partout !

PARTOUT. Tout le monde le dit, tout le monde le sait. Alors j'ai fait (faire) une statistique approximative sur tous les spectacles de toutes les scènes théâtrales de ce début de saison. A peu près cinq pour cent contiennent un nu. Ça veut dire que quatre vingt quinze pour cent n'en contiennent pas. Quatre vingt quinze pour cent, même avec une

marge d'erreur, il y a de la marge pour l'abus, non ? Les chiffres sont impitoyables. C'est comme pour la place des femmes dans le théâtre public. Le ministère sort les chiffres, et ce sont des chiffres ridicules, à se gondoler de rire, à pleurer de rage, et Oh ! Oh ! Tiens ! Tiens ! Ça alors ! Etonnant ! Ça ne fait pas beaucoup, beaucoup, de filles. Là, c'est pareil, ça ne fait pas beaucoup, beaucoup de nus.

Et pourtant il y a la danse où l'usage de la nudité est devenue une évidence depuis un bon moment déjà. Elle y est présente, à peu près dans tous ses états possibles. Elle est devenue une des caractéristiques artistiques d'un spectacle, ni plus ni moins. Comme elle devrait l'être au théâtre.

Mais la danse c'est pas pareil, me dit-on. En effet. Et je me suis demandé pourquoi ?

Ecole de La Manufacture, Lausanne : Les élèves de théâtre et de danse s'entremêlent joyeusement au sein de l'école, mais ils sont immédiatement reconnaissables, différenciables, par le rapport qu'ils entretiennent avec leurs corps. Je parle dans les couloirs, dans les loges, pas seulement sur les plateaux. Pour résumer je dirais que pour se déshabiller en loge un danseur se déshabille, alors qu'un acteur qui se déshabille semble s'habiller dans un ballet de pudiques contorsions destinées à masquer l'inmontrable : le NU de son corps. Je l'ai vu, je l'ai vu: un danseur, dans les couloirs, se mettre tout naturellement le cul à nu, des actrices se tortiller pour qu'on ne voie pas même le bout d'un sein, sans parler des fesses, évidemment. Même les sportifs semblent plus libres que nous.

Et évidemment, je m'en foutais complètement de comment s'habillent ou se déshabillent les acteurs, sauf que ça transparait sur les plateaux, cette peur, ce mépris, cette indifférence au corps qu'ils ont. Très souvent, sur les plateaux, leur corps disparaît, pas parce qu'il est vêtu, n'en parlons même pas, il disparaît de ne pas être utilisé de l'intérieur. Il est là, comme un violon sans son âme, comme un saxo sans le souffle. Les vibrations du texte ne lui partent pas du dedans. Il est là, tout en surface.

Et tout le monde s'emmerde devant ces spectacles où les corps ne sont que des portemanteaux. Les spectateurs ne savent pas pourquoi, mais c'est pour ça, c'est pour ça qu'ils s'emmerdent, et ne reviennent jamais plus de leur vie au théâtre.

Au secours Maria Casares, Alain Cuny, Brando, Feuillère, au secours les corps inévitables, Roussillon, de Funès, Moreau, Signoret, Clévenot, Znyk, Maillan, pour ne nommer que des morts et des connus. Il y en a encore maintenant, bien sûr, bien vivants, et nombreux, mais c'est si souvent comme par hasard, comme si ça n'était pas le plus important de l'acte théâtral, ce corps à corps entre acteurs et spectateurs.

Un texte parlé sans le corps entier de l'acteur, on ne l'entend pas, c'est tout. Le corps entier, ça veut dire le tressaillement de la poitrine de Thésée quand il voit la trahison dans les yeux de son épouse, ou bien sa poitrine qui double de volume quand il maudit son fils. Ça veut dire l'haleine de Phèdre mourante, « elle expire, Seigneur ». C'est le même mot, expirer et expirer : quand on expire on expire le dernier souffle de ses poumons. Pour que Phèdre expire il faut que la poitrine de l'actrice se soulève et retombe une dernière fois pour expirer le dernier alexandrin.

C'est ainsi présent que doit être le corps de l'acteur sur le plateau, toujours, nu ou habillé, parlant ou silencieux, comique ou tragique, toujours. Mais s'il est NU, il oblige l'acteur à le faire vivre, et il oblige le spectateur à le voir et s'en saisir. Ainsi dénudé, il ne peut pas ne pas le voir frémir, tressaillir, vibrer, transpirer, trembler, pâlir, rosir. Il le voit vivre et périr.

Le corps rend le TEXTE inévitable, le NU rend le corps inévitable, ainsi le NU rend le TEXTE inéluctable, aussi inéluctable que le corps du Christ torturé dans le retable d'Issenheim. Il en illumine le tragique jusque dans ses détails, comme on dit le détail d'un tableau. Pour l'acteur et pour le spectateur, le corps NU devient le TEXTE, il devient le CORPS DU TEXTE.

Le NU impose sur le plateau la seule grandeur de l'homme, qui est sa mort. Un corps meurt, c'est sa grandeur, la grandeur de sa fragilité. En imposant la mort sur le plateau, le NU impose du même coup la fragilité, le face à face fragile, gracile de l'homme avec lui-même. Un corps NU est forcément fragile, il est forcément délicat. Il impose la délicatesse à l'acteur : tu ne peux pas en faire n'importe quoi de ton corps, quand il est NU, hein, l'acteur ! Et tu ne peux pas non plus en faire rien. Il est là, tu dois être là aussi, sinon t'as pas l'air con. Vas y, enfile les mots comme des perles, parlotte sur rien, bavasse de la psychologie, quand tu es NU. T'as pas l'air con si t'as pas amené ton âme avec toi. T'as l'air de ce que t'es : un portemanteau, pas un humain.

Parfois, pendant des répétitions, quand j'ai un problème avec un acteur qui ne parvient à rien incarner, à mettre aucun mot dans sa chair, je lui propose très timidement, très délicatement une forme ou une autre de nudité. Presque toujours il l'accepte, pas parce qu'il est ok, ok, la pudeur c'est pour tout le monde, moi y compris, mais parce qu'il sent qu'une piste s'ouvre devant ses ailes. Et presque toujours il s'envole. NU, et hop, son âme apparaît, avec ses déconvenues et ses beautés

A ce propos de mes propositions de nudités, je dis un mot pour les mal intentionnés, il paraît qu'il y en a : Jamais de ma vie je n'ai imposé une nudité à un acteur, je laisse à chaque fois une véritable raison de ne pas en tenter l'essai, parce qu'il y en a toujours une, bien sûr, on ne fait pas des maths, et sur le plateau tout est paradoxe. Aucun de mes acteurs ne s'y est senti obligé. Jamais. Et j'écris ça devant les centaines d'acteurs ou d'élèves acteurs que j'ai pu diriger. Juste une précision destinée aux malintentionnés.

Pour le monde de la danse, c'est une évidence que *Tragédie* tourne ses dix-huit protagonistes nus sur toutes les scènes de France et de Navarre depuis trois ans, pour celui du théâtre, c'est une affaire d'état quand *La République du bonheur* de Crimp va de CDN en CDN en se faisant claquer dans des débats agressifs, par des spectateurs agressifs ne supportant pas les nudités simples et corrosives du spectacle, quand ma Double Inconstance propose un timide buste de jeune fille, et on ne me parle que de ça, cet événement mondial : les deux seins dévoilés d'une jeune fille.

Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé. Quand il y a un NU dans un spectacle, à chaque débat c'est la première et la dernière question. Pourquoi tel personnage est-il nu ? En général, je réponds : Pourquoi pas ? Mais bon !

Au moins la question. Quand ce n'est pas de l'ironie, de l'effarement, de la haine, de la folie parfois, quand un spectateur invente une nudité qui n'existe pas. Ça m'est arrivé.

Merci à ce fou, merci à ces fous, ils confèrent une telle force au NU qu'ils me confirment sa nécessité. Mais il est vrai que le fait que sans cesse le NU ne s'accepte pas, me stupéfie. Et que ça commence à m'énerver.

TEXTES AVEC NUS

Je me suis dit : Pourquoi le NU est-il si évident en danse et pas du tout au théâtre ? C'est quoi la différence ?

Il y en a beaucoup, mais une semble primer : au théâtre on dit des TEXTES, en danse plutôt pas. C'est tout bête.

Au théâtre le corps, d'abord, parle, en danse, le corps, d'abord, se meut. C'est pour ça que le NU s'autorise en danse, il est le prolongement d'une évidence : le corps est premier, voire seul en scène.

(Pour continuer à tenter d'y comprendre quelque chose je fais pour l'instant abstraction de toutes les tentatives d'emmêlement des deux côtés de la frontière entre le corps et le texte, entre le théâtre et la danse, des mille possibles qui s'ouvrent. Heureusement nous sommes nombreux à nous poser ces putains de question et à tenter d'y répondre, et sur toutes les sortes de plateaux, des plus prestigieux aux plus confidentiels.)

Je me suis dit, grâce à la comparaison avec la danse, que ce qui est interdit sur une scène, c'est les deux ensembles, le NU et le TEXTE. L'interdit du NU se double de l'interdit du TEXTE. Comme si le plateau ne supportait pas cette sorte de confrontation de l'esprit et du corps, du TEXTE et du NU. Ils ne sont pas du même monde, et il ne s'agit pas de les mélanger. Ainsi je remarque que si certains spectateurs du théâtre acceptent plutôt le NU, ils n'acceptent plutôt pas le texte. Et vice versa : ceux qui aiment le théâtre de TEXTE ne verront en aucun cas la nécessité d'un corps NU sur le plateau.

Confer le célèbre combat des anciens et des modernes lors du festival d'Avignon de 2005

Vous comprenez quelque chose ou pas ? J'explique plus clair :

a) Tu joues NU - sans TEXTE - dans un théâtre habitué aux performances, c'est bon, t'as le droit. Si tu y joins le TEXTE, ça peut commencer à coincer vite fait.

b) Tu joues, dans un des temples du théâtre textuel, le plus bel exemple la Comédie Française, tout le TEXTE que tu veux, mais si tu commences à y joindre du NU, ça risque de devenir difficile !

c) Tu joues avec NUS un auteur du répertoire, par exemple Shakespeare, mais en prenant soin d'exploser la gueule du TEXTE pour qu'il n'en reste pas une brîbe, ça s'acceptera aussi, parce que du TEXTE, en fait, il n'y en n'a pas, il n'y a qu'un *prétexte* à

images, qu'un titre et un nom d'auteur qui rempliront tes salles, et que le mélange si difficile du TEXTE et du NU ne s'est pas fait.

Je me suis dit, pour m'amuser encore un peu des paradoxes, qu'un corps d'acteur qui s'exprime NU, sans TEXTE, sur une scène, ce n'est pas du théâtre. C'est un tableau, c'est une performance, ça peut être magnifique, magique, bouleversant. Mais il lui manque cette confrontation dans lui-même, le corps, avec la langue, le verbe, qui ouvre d'autres portes aux imaginations. Il lui manque les ailes des mots. Là encore, voler. Chaque mot, s'il est chargé de sang et de souffle, est aussi puissant que chaque image sur un plateau. Encore faut-il qu'il le soit, chargé de sang et de souffle.

Bon, je simplifie peut-être, je m'amuse, je polémique, j'approfondis, je réfléchis, je cherche. Je continue à m'amuser en disant que cette forme de spectacle d'images, ou de situations, de spectacles sans texte donc, ou avec texte prétexte, est infiniment plus facile à faire. C'est seulement quand il y a les deux, que les affaires compliquées commencent. Seulement là, le théâtre commence. Et non pas l'image. Le théâtre c'est image, mais image qui parle.

Comprenez moi, j'ai fait beaucoup de spectacles sans texte. Bien avant que ce ne soit une mode. (Le premier en 1989) Et avec ici où là des corps nus, bien sûr. Et c'était plutôt mal perçu à l'époque par le monde du théâtre qui n'était pas d'accord avec l'idée que, oui, on peut créer une « situation » sans forcément un texte pré écrit, sans forcément des mots littéraires. Par contre ce n'était pas du tout mal perçu par les spectateurs. Pour beaucoup au contraire le rapport au plateau devenait plus immédiat, plus évident, avec moins de barrière culturelle. Ce type de théâtre performatif a été pour moi un vrai chemin vers eux, les spectateurs. Je parle surtout de ceux pour qui le théâtre n'est pas une évidence sociale et culturelle. Ainsi, pour ceux-là, pas besoin d'entendre la langue de Racine. Pas besoin non plus de subir l'ennui du théâtre textuel quand il se désincarne et ne fait, au mieux, qu'expliquer l'œuvre qu'il interprète, au pire il ne fait rien de rien, il ne déplace pas un souffle d'air.

Un chemin s'ouvrait, tellement plus simple d'accès, tellement plus facile. Je pense que c'est la facilité qui a imposé peu à peu ce type de formes sur les plateaux. Oui, la facilité. On a trouvé le truc pour toucher les spectateurs, on en a abusé, on en a fait mode, puis doxa. Le fait qu'on pouvait se passer de texte est devenu une arme contre le texte, contre son existence même. Ainsi, comme souvent, une modernité est devenue une norme, puis un appauvrissement. Et de la même façon que je sens parfois une terrible absence du corps au théâtre, je sens aussi une terrible indifférence au texte poétique (je veux bien dire charnel) sur les plateaux. Ça simplifie, qu'il n'y ait pas de texte mélangé au corps, ça simplifie la représentation de l'homme, du monde.

Je me suis dit : Heureusement pour moi, il y a de très nombreux spectacles, où le texte s'emmêle aux corps. Je ne suis pas cinglé, je ne suis pas seul au monde avec ce besoin là. J'en cite trois, pas pour faire exemple, mais pour me faire comprendre : L'Ode Maritime, de Pessoa, mise en scène par Claude Régy, avec Jean-Quentin Châtelain, l'Origine rouge de Valère Novarina, mise en scène par lui-même, et dont je ne peux citer tous les acteurs, la Médée de Jean René Lemoine, jouée par lui-même.

Il y en a tant d'autres, où corps et textes sont inouïs. Mais j'ai la dure impression que c'est comme par hasard qu'ils ont lieu, aussi bien en institution que hors institution, comme si la raison, à mon sens principale, de leurs beautés n'était même pas perçue.

Je me suis dit, il existe aujourd'hui un nouveau théâtre à texte, bien vivant. Mais je crains que lui aussi ne soit souvent indifférent à la chair des acteurs. Parce qu'il s'agit d'une façon de théâtre journalistique, de théâtre conférence à tendance fortement pédagogique. Le texte n'y a d'autre fonction que de véhiculer de l'information, ou de l'idée, ou de l'idéologie, où même de la pensée. Aujourd'hui, oui, il y a du texte pour ça, et très vivant, aussi vivant qu'un bon article d'un bon journal, qu'une bonne enquête à la télévision. C'est important, un bon article, et j'adore le journalisme d'investigation. Mais je ne vais pas au théâtre pour être informé. Encore moins pour qu'on m'y apprenne à penser comment il faut penser. Je sais, merci, que c'est dégueulasse de traiter les migrants comme ça, les femmes comme ça, les enfants comme ça, les pauvres comme ça. Je n'ai pas du tout besoin qu'on me glose là dessus. Je sais les crimes de Poutine, de Trump, ou autre Assad. Je sais les crimes des français. Je n'ai pas besoin du théâtre pour ça. Pour ça, j'ai besoin des journaux, des films documentaires, des livres, des essais, un besoin impérieux, capital.

Je me suis dit, j'ai impérieusement besoin du théâtre pour conjurer mes crimes à moi, pour conjurer, dans chaque spectateur, les siens, c'est la même chose, parce que chaque spectateur c'est moi. Je vais au théâtre, ou je fais du théâtre, pour que vacillent les imaginaires. Je cherche éperdument, mais en moi, les fragilités, les douleurs, les grandeurs, les propres beautés de chaque spectateur. Je cherche ce vacillement de l'âme, pour qu'il puisse, le spectateur, il puisse, peut-être, il puisse ne plus jamais la battre, son épouse, ne plus gazer le premier étranger qu'il croisera, ne plus violer le gosse endormi sur ses genoux. C'est l'utopie. C'est pour ça, cette catharsis là, que j'ai besoin de ce vieux truc grec qui s'appelle le théâtre. Et il n'est pas du tout nécessaire d'y accoler le mot art. C'est contenu. Et il n'est pas nécessaire d'y accoler le mot politique, c'est également inclus.

UN TEMPS NU AU LOKAL

De même que ce n'est pas pour parler du théâtre que je fais du théâtre, de même ce n'est pas pour attaquer ou révéler le théâtre que je vous écris ce texte pénible. J'écris, ce texte insupportablement théorique dans un but très pratique :

Je vous annonce, Ô mes camarades de la profession, que j'ai eu la merveilleuse idée de proposer à des metteuses, metteurs en scène, dont moi-même, de venir à notre LOKAL fabriquer, puis montrer des spectacles. Ceux qu'ils veulent.

Bon, tant qu'à faire, je leur propose plutôt de tenter ce qu'ils n'ont jamais osé tenter ailleurs, des spectacles dans le genre impossible à réaliser. Et pour qu'impossibles ils le soient encore un peu plus, je vais dictatorialement leur imposer deux conditions sine qua non, deux règles, deux dogmes, deux censures, appelons ça comme ça nous amuse le plus. Vous avez, je crois, deviné lesquelles.

DOGME PREMIER :

NUS, tous les protagonistes du plateau seront **NUS**.

DOGME SECOND :

Un **TEXTE**, devra y être proféré, quel qu'il soit, mais un **TEXTE**.

A censure, censure et demie.

Ça se montrera genre mai 19, plus ou moins dans une sorte de temps commun, à voir comment, et ça portera donc le titre générique de

TEMPS NU AVEC TEXTE

Pour enfin finir de mettre une fin finale à ce texte remarquablement redondant, polémique, prétentieux, et incompréhensible, je vais vous dire, vraiment vous le dire, le véritable pourquoi je fais ça, ça, cette proposition là, de ce théâtre là.

VRAIES RAISONS POUR LES VRAIS SPECTATEURS ET NON PLUS POUR LES PROS

Je fais ça pour entendre ce gouffre de silence s'ouvrir dans les salles quand tout à coup un NU se fait sur la scène. Ce silence, avec seulement les gloussements adolescents qu'on connaît, reconnaît et qui me touchent tant, qui sont aussi du silence de mort, un masque sur le silence. Le NU fait taire le spectateur, ça y est, il est ailleurs, il est dans lui, il est parti en voyage, il est au delà des idéologies, des morales, il est un arbre, un sanglier, un nuage, un roi shakespearien, il est Lear. Lear forcément va NU sur un plateau, sur sa lande, forcément Lear expire NU.

Je fais ça parce que ma mère est morte quand j'avais cinq ans et que, depuis là, ce moment là, c'est le corps qui est l'effroi pour moi, parce qu'il explose les mères contre les pare brises.

Je fais ça parce que le corps nu d'une femme bien particulière me fait trembler comme un enfant, de terreur de le perdre, avalé par la mort, avec ou sans pare-brise.

Je fais ça pour ne pas mourir de honte de ne pas l'avoir fait.

Je fais ça parce que le corps nu des filles me ressuscite depuis toujours. Il me scotche, me stupéfie, creuse en moi immédiatement un abîme qui m'emmène vers mes semblables, les humains, les spectateurs adorés et haïs d'être mes semblables.

Je fais ça parce que pour moi le corps NU est beau toujours dans l'innocence de sa monstration. Tous les corps sont beaux d'être NUS. Pour moi, NU et beau sont des synonymes, dans l'innocence.

Je fais ça parce que je ne peux pas faire autrement que de l'avouer, le clamer, ce besoin existentiel du NU existentiel, existentiel ça veut dire artistique, avec Bacon d'un côté de moi, et Caravage de l'autre, merci. Et à tant d'autres aussi, merci, qui tentent par là, les corps à vif, de dire leur amour du monde. Et on s'est fait insulter à La Bastille, pour une affiche avec une photo du Saint Jean-Baptiste de Caravage, dont on voit le sexe qui, par pudeur de Caravage, est petit et imberbe, comme il l'est sur les statues grecques, ce qui pour la pudeur de notre époque, devient ainsi un sexe d'enfant montré, c'est à dire le Mal absolu.

Je fais ça pour ne pas laisser le NU aux mains des porcs du Commerce qui envahissent l'espace de pornographies pour que les NUS véritables on ne les voit pas du tout, pour qu'on ne voit plus que des trous, des corps en plastoc troués, qui rapportent plein de dollars et de mépris.

Je fais ça parce que le NU m'appartient à moi seul, et pas au marché qui m'en inonde. Je fais ça pour ne pas être entraîné par le flot des milliards de corps virtuels, mais arrêté, stoppé net par un NU rare et précieux, vivant. Celui posé en chair et en os sur un plateau de théâtre.

Je fais ça parce que je me méfie à mort de ceux qui vomissent le NU, pierre de touche de leurs méchancetés, leur bouc émissaire rêvé. Méfiez vous d'eux avec moi, de droite à gauche, ce sont des totalitaires, et ils sont dangereux parce qu'ils ne savent pas qu'ils le sont. Ils sont sûrs de leurs raisons, les monothéistes très réacs, les mêmes que les prêtres de ma jeunesse à l'âme violée, les laïcs révolutionnaires, les mêmes que les gauchistes misogynes et anti pédés de ma jeunesse à l'âme violée, les sociologues du Propre, les pédagogues du Pur, les mystiques du Bien. Quelque soient leurs bonnes ou leurs mauvaises raisons, ce sont tous des dangereux. Et leur haine est sans limite parce que le NU les accule à eux mêmes, qu'ils détestent, le véritable eux-mêmes, l'enfant qui comprend pour la première fois qu'un jour sa mère mourra, et qui en pleure.

Je fais ça parce que c'est impossible à faire.

Je fais ça parce qu'on va le faire quand même.